

**Zeitschrift:** Édicateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande  
**Herausgeber:** Société Pédagogique de la Suisse Romande  
**Band:** 56 (1920)  
**Heft:** 15

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

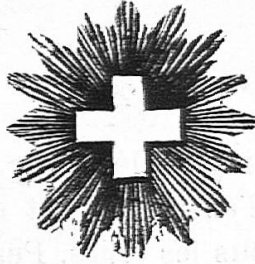
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

LVI<sup>me</sup> ANNÉE

N<sup>o</sup> 15  
Série A



LAUSANNE  
10 avril 1920

# L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis)

Série A : Partie générale. Série B : Chronique scolaire et Partie pratique.

---

SOMMAIRE : *Question de métier. — Un essai d'écoles au soleil. — Les travaux manuels et l'école active. — Détresses d'écolier.*

---

## QUESTIONS DE MÉTIER

A propos des interrogations, des notes  
et des travaux à domicile.

Nous ne voulons pas parler ici de l'interrogation comme moyen constant de réveiller l'attention, de provoquer l'intérêt et d'établir entre maîtres et élèves ce contact indispensable qui rend les leçons vivantes et assure l'efficacité de l'enseignement. C'est à l'interrogation comme moyen de contrôle que nous voudrions consacrer quelques lignes. Au reste, si l'on part de l'idée que les instants passés à l'école sont trop précieux pour être employés inutilement, ces deux sens du mot « interrogation » se confondent souvent. Il est toutefois nécessaire, avec l'organisation actuelle des études, de contrôler d'assez près l'état exact des connaissances des élèves, soit pour les apprécier au moyen des notes qui régleront leur promotion, soit pour savoir si l'on peut passer à l'étude d'un sujet nouveau qui suppose la possession de connaissances précises ; et c'est là qu'apparaît la divergence de méthode suivant le point de vue auquel on se place. Ce point de vue dépend tout simplement du rôle qu'on attribue aux notes d'appréciation.

Il est assez de mode aujourd'hui de médire de la coutume qu'a l'école d'attribuer des notes aux élèves. Cette réaction s'explique par l'importance exagérée que ces malheureux chiffres ont prise dans notre vie scolaire, tout particulièrement dans certains établissements secondaires. La nécessité de sélectionner les élèves, d'em-

pêcher les promotions injustifiées, de renseigner les parents, a quelquefois transformé l'enseignement en un perpétuel examen, en une compétition de tous les jours. Pente dangereuse, qui aboutit peu à peu à diminuer l'importance de la leçon comme moyen de communiquer le savoir et d'éduquer l'esprit, en la transformant en un contrôle journalier du travail à domicile. Des maîtres bien intentionnés se sont ainsi habitués à compter sur ce travail-là plus que sur leur talent pédagogique pour réaliser le but de l'école.

Il est toujours dangereux de ne pas chercher d'abord en nous-mêmes la cause des mésaventures qui nous arrivent. Il ne faudrait pas que l'école, en se reposant trop sur la famille, en l'accusant un peu à la légère de ses déficits, en vienne à oublier ses propres devoirs. On n'insistera jamais trop sur l'importance de la famille en matière d'éducation ; mais l'instruction est avant tout du domaine de l'école. Les parents qui sont invités à signer chaque samedi le livret hebdomadaire de leur collégien de fils considèrent tout naturellement comme une sorte de blâme personnel les mauvaises notes qui lui sont attribuées et comme un éloge indirect les bons points qu'il a récoltés. Les premières signifient pour eux : « Tel soir, *vous*, parents, avez mal surveillé la préparation des devoirs de votre enfant. » Et les autres veulent dire le contraire. Retournant le compliment à son adresse, maints parents qui ont autre chose à faire qu'à s'improviser répétiteurs se disent : « Ce 3 ou ce 4 ne signifierait-il pas que l'on a mal expliqué à notre enfant les choses qu'il devrait savoir, qu'on n'a pas su l'intéresser, le rendre actif, éclairer son intelligence, gagner son cœur, l'instruire en un mot ? Chacun son métier, n'est-ce pas ? » Le malentendu qui sépare la famille de l'école n'a souvent pas d'autre origine.

Or ce malentendu peut être évité ou dissipé par une notion plus saine des devoirs de l'école et surtout de ses *responsabilités*. La composition de la classe étant supposée normale, c'est-à-dire point surchargée d'élèves et relativement homogène, quel doit être le rôle respectif du travail à domicile, de l'interrogation et des notes ?

C'est *en classe* que le savoir nouveau doit être présenté, exposé, discuté, exercé et finalement acquis. C'est en classe que doivent se faire la plupart des applications orales et écrites. Mais il arrivera

ceci : qu'une répétition à l'aide d'un manuel, une mise au point sans le secours du maître, un exercice individuel ou des recherches personnelles pourront en assurer mieux l'assimilation ; ce sera la tâche du travail *oral* ou *mental* à domicile, qui restera utile et nécessaire au grand nombre et qui sera facile, intéressant et bref dans la mesure où la leçon sur laquelle il s'appuie aura été bien donnée. Et il arrivera ceci encore : que le moment de durée variable accordé en classe pour l'application écrite de la leçon qui en comporte une (moment que le maître utilisera pour s'occuper individuellement des élèves qui ont besoin de son aide) suffira au grand nombre, mais que quelques-uns, les plus lents, et peut-être les plus paresseux, n'auront point terminé leur travail dans le délai qui a suffi à leurs camarades plus débrouillards, plus intelligents ou simplement plus travailleurs. Ceux-là, et ceux-là seuls, subiront l'inconvénient de devoir finir à domicile le travail écrit qu'ils n'ont fait que commencer en classe. Envisagé sous cet angle, le travail à domicile cessera de provoquer les protestations parfois justifiées qu'il nous a été donné de lire ou d'entendre.

Supprimer l'effort inutile, multiplier l'effort utile, tel doit être notre but. Cette règle s'applique avec plus de force encore à l'utilisation des interrogations. Quand faut-il interroger ? La réponse que l'on donne à cette question est le critère certain de la conception que l'on se fait de l'école.

Pour les maîtres habitués à évaluer les activités scolaires au seul point de vue de leurs effets sur l'éducation et l'instruction de leurs élèves, le mot interrogation signifie : le moyen de s'assurer que le sujet de la leçon précédente — ou de l'ensemble des leçons précédentes — est suffisamment acquis pour que l'on puisse, sans danger de bâtir dans le vide, passer à l'étude du sujet suivant. Il signifie donc : contrôle des notions acquises, afin d'édifier sur elles les notions nouvelles ; contrôle individuel pour quelques élèves et collectif pour le reste de la classe. C'est dire que l'interrogation doit précéder et non suivre la leçon nouvelle. Elle en est l'*introduction*, qui peut durer quelques minutes seulement si le maître possède la sûreté de coup d'œil voulue. Elle est le moment indispensable de *mobilisation de l'esprit*, qui doit arracher graduelle-

ment l'élève aux visions de la rue, à l'excitation des jeux, aux distractions de l'extérieur, et le préparer graduellement à recevoir des impressions nouvelles.

Les réponses, les exposés des élèves au cours de l'interrogation seront-ils appréciés par des notes ? Et pourquoi non, je vous prie ? Qui défendra au maître de recourir à la forme si claire et si concise du chiffre pour apprécier les connaissances de ses élèves et se renseigner lui-même sur les résultats de ses leçons ? Mais autre chose est de prendre note par devers soi de ce résultat, ou de le communiquer solennellement chaque fois à l'élève, et par le moyen d'un livret hebdomadaire aux parents de celui-ci. Cette pratique, pourtant si en honneur, introduit dans la leçon un élément émotif nullement nécessaire et parfois nuisible à l'enseignement. Elle fait dévier peu à peu le sens et la valeur de l'interrogation, moyen de répétition et de préparation à la leçon nouvelle, en un pesage et un soupesage des élèves et de leur faculté de mémorisation ; elle fait un but de ce qui ne devrait être qu'un moyen.

Nous nous garderons de prétendre que ce moment d'interrogation orale au début des leçons suffise à renseigner le maître de façon complète ; mais avec la méthode active, qui condamne les longs exposés et qui se sert du procédé dit socratique aussi souvent que possible, tous les instants des leçons concourent à ce but. Puis les applications écrites des leçons fournissent des renseignements certains sur les traces qu'ont laissées les explications du maître ; ces renseignements sont d'autant plus sûrs que les travaux ont été faits en classe, sous les yeux de celui qui les apprécie. Même si l'on y ajoute de temps à autre un travail récapitulatif de contrôle pur, un principe doit subsister, à savoir que toute correction appelle une sanction et qu'il ne suffit pas de constater la justesse ou l'erreur, le savoir ou l'ignorance, et de distribuer l'éloge ou le blâme sous forme de notes, mais que si une lacune importante a été dévoilée elle doit être comblée. En d'autres termes, l'élève doit être persuadé que si on l'interroge c'est pour l'instruire mieux et plus sûrement et non pour lui tendre des embûches et avoir des occasions de le punir.

Ce sont là des vérités qui peuvent paraître élémentaires, mais

qui n'en ont pas moins été longtemps méconnues et qui le sont parfois encore. Il n'y a pas si longtemps que l'on pratiquait en beaucoup d'écoles le système de l'heure journalière de « récitation » pendant laquelle les élèves « récitaient » de ce ton monotone bien connu la leçon apprise à la maison ; pour activer le déballage, on recourait parfois à des moniteurs et un bourdonnement de ruche en rumeur remplissait la classe. Ce temps est-il bien passé ? Espérons-le. L'école active, l'école-laboratoire, l'école éducative doit être plus et mieux qu'un dressage inintelligent du mécanisme verbal. L'éducation intellectuelle telle qu'il faut la pratiquer aujourd'hui n'est pas la corvée ennuyeuse que l'on se représente parfois ; il n'est pas ennuyeux d'apprendre l'histoire, la géographie, d'étudier la nature, de s'imprégner du génie de sa langue maternelle, de résoudre des problèmes d'arithmétique bien gradués et clairement formulés, de s'exercer petit à petit dans la pratique d'une langue étrangère ; non, rien ; de tout cela n'est ennuyeux quand le programme d'études est proportionné à l'âge et au développement des élèves, quand les difficultés sont sérieuses avec soin, quand les activités sont variées, quand l'élève se sent encouragé, guidé, soutenu dans ses défaillances, aidé dans ses efforts vers le mieux, et non contrôlé avec méfiance et condamné sans appel pour les lacunes de sa mémoire.

A l'école comme dans la vie, le travail doit cesser d'être la malédiction originelle qui s'attache à l'homme, pour devenir l'activité joyeuse qui donne du prix à l'existence en élevant à ses propres yeux celui qui s'y adonne. Question de réforme scolaire fondamentale, direz-vous peut-être : de réforme de l'organisation des classes, de réforme des examens, de réforme des programmes, de réforme des moyens de discipline. C'est fort souvent vrai, encore qu'il faille se souvenir que les réformes les mieux intentionnées ne valent que par ceux qui les appliquent. Mais la vraie, la grande réforme scolaire, celle que nous pouvons réaliser sans perturbations inutiles n'est-elle pas tous les jours à notre portée ? Et ne serait-elle pas, en définitive, une simple question de méthode ?

ERNEST BRIOD.

---

## UN ESSAI D'ÉCOLES AU SOLEIL

dans l'enseignement public primaire à la campagne.

Ce titre un peu long pour une tentative de simplification dans la vie scolaire, mettra le lecteur au courant des conditions dans lesquelles s'est réalisée l'expérience dont nous allons parler. Les instituteurs et institutrices qui n'ont pas craint de la tenter donneront certainement leur avis. Peut-être serait-il préférable de leur laisser la parole en premier lieu ? Pourtant, facteur essentiel aux esprits critiques, notre lunette de médecin regarde la chose sous un angle assez différent — en apparence — de celui du pédagogue. Si nos conclusions se superposent, ce sera une chance de plus pour nous sentir dans le vrai.

Nous nous excusons donc d'avance des hérésies que nous pourrions dire en matière d'enseignement ; le médecin, étant par déformation professionnelle curieux de tout, est plus qu'un autre, exposé à juger des choses qui ne sont pas de son ressort immédiat.

Une vérité nous a d'abord frappé, c'est la nécessité d'avoir souffert d'une erreur pour désirer mieux, pour déclencher l'initiative bonne. L'hygiène est née de la maladie ; l'école au soleil est due à la tuberculose. Si nous n'avions pas ce terrible révélateur de nos fautes en matière d'éducation physique, nous en serions probablement encore au temps dont nous parlait un vétérinaire de l'enseignement primaire : ce précurseur en son temps s'était fait traiter de fou pour avoir osé sortir les garçons pendant les exercices physiques et avoir inauguré chez les filles la leçon de gymnastique... en classe. Si nous ne craignons pas le paradoxe, nous irons jusqu'à dire, en face des bienfaits de l'école au soleil, que si la tuberculose n'avait pas existé, il faudrait l'inventer pour nous apprendre à vivre.

Or, sans être médecin, chacun doit savoir sur cette maladie certains faits qui ont été dits à nos campagnards par le moyen de quelques conférences. Ces entretiens, remplissant quelques-unes des longues soirées d'hiver, ne sont pas restés tout-à-fait lettre morte pour des gens qui ne sont pas saturés de causeries et de concerts. A la campagne on réfléchit à ce que l'on a entendu ; on n'admet peut-être pas d'emblée les idées les plus hardies ; mais cette résistance, trop rare chez les intellectuels des villes, nous est une garantie qu'on pense aux réalisations et aux conséquences pratiques. L'idée est unie à l'action comme elle doit l'être et c'est pourquoi elle est pesée mûrement avant d'être admise. Commencer par présenter d'emblée l'idée d'une école au soleil sans fournir des explications et sans la faire désirer, c'eût été aller au-devant d'un échec certain.

On a donc dit aux gens de nos villages : « La tuberculose est une maladie terrible, extrêmement répandue, mais évitable dans une large mesure, à condition de s'y prendre assez tôt, c'est-à-dire pendant l'enfance. Vous devez savoir que un septième des décès sont dus à cette seule maladie et que cette proportion atteint même le chiffre formidable de la moitié des décès entre 15 et 30 ans, c'est-à-dire à l'âge du plus grand rendement. Autrefois la lutte contre la tuberculose était une question de crachoirs. Aujourd'hui que l'on sait, par les réactions à la tuberculine, que dès 18 ans le 95 % des gens sont contaminés par la tuberculose, on s'occupe plutôt d'augmenter la résistance du corps à cette infection que d'empêcher absolument toute contagion. Voyez la vigne : elle a été ravagée par le fléau du phylloxéra. Au début on a cherché à lutter uniquement en détruisant l'agent infectieux ; on pensait pouvoir arriver à un résultat par la désinfection seule. On s'aperçut bientôt que l'agent de contagion devançait ces efforts et continuait les ravages. Alors vint s'ajouter un nouveau remède qui sauva la situation : une plante de vigne vivant et prospérant même contaminée ; c'était le plant américain. Faites de même dans la lutte contre la tuberculose, créez cette plante humaine, ce plant américain, capable de vivre en bonne santé, bien que contaminé par ce microbe. Or, cette lutte décisive se passe justement à l'âge scolaire. Vous ne vous en êtes pas doutés, vous qui voyez vos enfants en bonne santé. Eh bien, la connaissance de ce fait vous donne, avec un remède merveilleux, la charge d'une responsabilité nouvelle que tous ceux qui s'occupent de vos enfants partagent avec vous. Ceux qui partagent ce souci, ce sont le médecin et le maître d'école, et c'est pourquoi ils s'associent pour vous demander de les aider ».

Comme introduction nécessaire, croyons-nous, à l'école au soleil, il a été organisé pendant deux ans des *cures d'air* pour les enfants délicats seulement. Ces derniers, choisis à la visite médicale scolaire, constituaient à peu près le 15 % des élèves de la classe. L'écueil à éviter, c'était l'idée d'une tare indélébile attachée à l'enfant ainsi choisi et celle d'une obligation faisant fuir les parents comme l'enfant. On a donc signalé le choix par un bulletin ainsi conçu : « Votre enfant..., ensuite d'examen médical scolaire *est admis* à participer à la prochaine cure d'air, etc. » Ce choix présenté ainsi comme un privilège a eu le résultat désiré. Joint au succès de la cure en elle-même, il a eu pour effet de faire affluer les demandes. Attendons, répondaient les organisateurs, nous verrons dans l'avenir.

Cet avenir, c'était l'école au soleil pour tous, que peu à peu on commençait à désirer sans prononcer le mot.

Mais revenons aux cures d'air. Il s'agissait donc d'enfants choisis dans



dix villages représentant un total de population de 4000 habitants environ. Il fut organisé quatre « cures » dirigées chacune par une jeune fille, à qui la Ligue contre la tuberculose payait ce séjour à la campagne. Chacune avait donc à diriger les enfants délicats de deux à trois villages, soit 40 à 50 enfants par cure d'air. Il n'est pas difficile, à la campagne, de trouver un terrain propice ; n'importe quel pré de mauvais rendement agricole, quelque peu abrité, à la lisière d'un bois par exemple, fait très bien l'affaire. Là où il y avait de l'eau à proximité, ruisseau ou lac, c'était un renfort utile.

La cure d'air ayant lieu tous les après-midi de beau temps, les heureux élus manquaient la leçon pendant ces demi-journées. Ce fut un inconvénient pour les classes, inconvénient dont il ne faut pas exagérer l'importance, mais réel pourtant.

Lorsqu'on parle de cures d'air ou d'école au soleil, les gens vous demandent assez vite : « Comment résoudre la question des sexes ? Faut-il continuer dans ce domaine la coéducation, ou préférer la séparation ? » Nous n'hésitons pas à répondre, en nous basant sur trois années d'expérience à ce sujet, qu'il est non seulement sans inconvénient, mais infiniment préférable de réunir filles et garçons. Précisons d'abord les données : il s'agissait d'enfants de 6 à 12 ans ; à la campagne, les élèves plus âgés sont dispensés de l'école pendant les après-midi d'été. En outre il s'agissait d'enfants surveillés et constamment occupés par les jeux, la gymnastique — respiratoire et autre — ou par une leçon. Durant les moments de repos l'attention était parfois fixée par quelque narration. Dans ces conditions, nous pouvons certifier qu'il n'y eut aucun inconvénient à mélanger garçons et filles, tous en caleçons de bain, ce qui, pour la cure solaire, est le maximum de vêtement compatible avec une action efficace. Jamais un enfant n'a manifesté son étonnement ; pas de ricanelements, pas de mauvaises manières. Au contraire, des enfants signalés comme polissons à l'école ne donnèrent lieu à aucune plainte à la cure d'air. L'expérience est concluante : en-dessous de 13 ans toute manifestation d'ordre sexuel est une question de curiosité, corrigée par la vue normale du corps humain, exagérée au contraire par l'idée du fruit défendu. Il est manifeste que les suggestions — même bien intentionnées — des adultes font du mal dans ce domaine.

Dès le printemps 1919 le personnel enseignant de la région fut convoqué pour discuter de l'école au soleil et de sa réalisation dans la contrée. C'est alors que nous pûmes apprécier l'incalculable valeur d'un inspecteur scolaire actif et clairvoyant, joignant au poids d'une expérience respectable une jeunesse dans l'initiative comme on en rencontre trop rarement ; son appui fut une des causes principales du succès.

Dans neuf villages la nouvelle école fut réalisée comme on l'avait projeté ; les enfants ont fait cet été leur classe de l'après-midi à la « cure d'air » toutes les fois que le temps le permettait et parfois même quand le temps ne le permettait guère. Car une fois lancé on y prend goût. Voici un village où nous trouvons la classe de l'institutrice installée dans un endroit charmant, au bord d'un ruisseau, à un quart d'heure de la localité. Jetez un coup d'œil sur ces petits corps bronzés, emmagasinant toute cette lumière pour les longs mois d'hiver, et vous êtes convaincu que cette école fait son devoir envers la santé de l'enfant. Mais qu'en est-il de l'instruction ? Nous le demandons à l'institutrice ; elle nous répond que, dehors, les élèves sont assez attentifs ; par contre, à l'école du matin, en classe, on a de la peine à les tenir. Les enfants sont excités et ont « trop de vie ». Cela pose toute la question de la définition du mot discipline ; sujet à soumettre aux dirigeants et élèves de l'École Normale. Pour le non-initié à la pédagogie, les enfants de l'école au soleil donnent l'impression de s'être dégourdis, d'être plus vifs au mental et au physique. S'étant épanouis, ils sont devenus plus humains, c'est-à-dire plus disposés à faire l'effort de compréhension d'autrui que demande la vraie instruction.

Suivons le sentier qui quitte le torrent ; nous montons à travers cette fertile campagne vaudoise aux larges ondulations, jusqu'à ces villages qui dominent « la Côte ». On y trouve en des proportions variables les trois éléments qui assurent le succès : des autorités disposées à faire des sacrifices pour le bien, un personnel enseignant remarquable, et, dans la population, plusieurs personnes — même des hommes — ayant l'esprit ouvert aux questions d'intérêt général et aux idées nouvelles. Dans certains villages l'école au soleil s'est installée si normalement, qu'on eût dit, à la voir, qu'elle avait existé de tout temps. Il n'y a pas eu de saut à faire ; on est entré à l'école au soleil de plein pied. Pour les leçons orales, que l'on réserve à ces heures-là, point n'est besoin d'avoir des pupitres, des bancs et des écritaires. Les enfants se groupent en gradins sur la pente gazonnée pendant la leçon proprement dite. En s'avancant à pas de loup à travers bois, les visiteurs peuvent se rendre compte du sérieux de l'enseignement. Que ceux qui prétendent que les enfants ne sont pas attentifs, parce que déshabillés et en plein air, viennent voir ; ils seront convaincus du contraire. Il y a ensuite ce qu'on appellerait en ville « la leçon de culture physique », ce qu'ici on appelle « la gym » et les jeux. Ici encore il faut voir pour se rendre compte ; aucune fiche ou mensuration ne peut donner l'image de ce que deviennent ces enfants ; ce qu'ils y trouvent est aussi bien mental que physique, un bénéfice intellectuel, moral et esthétique. « On a souvent parlé, nous disait une

institutrice, de la valeur éducative du jeu et cela restait lettre morte à nos yeux. Maintenant l'expérience concluante est faite : pendant une période de mauvais temps les enfants avaient été privés d'école en plein air ; or il se trouvait que pendant cette période certains éléments d'arithmétique ne pouvaient pas entrer dans les cerveaux rebelles. Survint le beau temps et avec lui quelques après-midi de vie intense à l'école en plein air ; jamais les enfants ne mirent autant d'entrain au jeu. Le lendemain la leçon ardue fut comprise étonnamment et jamais les élèves n'eurent l'esprit aussi *ouvert* ».

A plusieurs lieues de là nous trouvons un village où l'on est moins fervent des initiatives rénovatrices. D'emblée s'est engagée une lutte sourde entre partisans et adversaires de l'école au soleil. Heureusement que nous pouvions compter sur l'instituteur, qui a de tout temps entraîné sa classe aux exercices physiques sous l'œil narquois du paysan sceptique ou mécontent. Son école de l'après-midi, installée au bord d'une de ces rivières comme en décrit le Dr Bourget dans ses « Beaux Dimanches », fut vraiment une école où la nature a remplacé le livre. Le visiteur y trouva les enfants en train de dessiner des feuilles cueillies par eux aux arbres qu'ils avaient sous les yeux. C'est l'école faisant partie du monde des choses et non pas séparée de lui par ces deux cloisons étanches : le mur de l'école et le carton du livre.

Les résultats sanitaires de l'école au soleil ne deviendront probants qu'à la longue : une statistique de fréquence de la tuberculose ne pourrait signifier quelque chose que si la nouvelle forme scolaire était assez généralisée dans tout notre canton. En effet, les habitants adultes d'un village n'auront pas tous suivi leurs classes dans cette localité, d'où difficulté de faire des comparaisons. Pour le moment, nous avons un moyen d'appréciation très précieux : la statistique des absences-maladie dans les écoles. Réserve faite pour la durée et l'étendue trop faibles de l'expérience, les premiers résultats sont déjà intéressants. Dans une commune où tout concordait pour la réussite, la moyenne des absences-maladie a diminué dans la proportion de 4 à 1 environ depuis l'introduction de la cure d'air, puis de l'école au soleil, tandis que pendant ces mêmes années on ne trouve aucune diminution des absences dans une commune voisine demeurée à l'ancien régime.

Un autre moyen d'appréciation consiste dans l'examen des thorax des enfants. Les chiffres, en cette matière, sont toujours d'une interprétation délicate ; trop souvent ces statistiques ont si bien absorbé l'attention qu'elles ont fait oublier le grand but, impossible à emprisonner en une formule : la santé. Le gain de santé s'apprécie par un ensemble de caractères qui frappent vivement le médecin scolaire. Ce qui saute aux

yeux, c'est que nos enfants se tiennent mieux et savent respirer. On n'en peut pas dire autant de tous les jeunes hommes ayant passé par nos écoles : lorsqu'on doit par exemple faire un examen médical pour une admission à l'assurance-vie, on est frappé de voir l'attitude « empotée » de nos hommes. La plupart ne savent pas respirer profond et ont des thorax parfaitement ankylosés.

Quant à l'influence de la nouvelle école sur l'enseignement, les avis sont encore partagés. Disons d'emblée qu'à notre avis les qualités et défauts du personnel enseignant sont exagérés et comme mis en relief chez chacun : d'une manière générale, le très bon pédagogue en classe — celui qui aime les enfants — arrive à un résultat tout à fait remarquable en plein air ; le médiocre — celui qui aime surtout sa quiétude — est surpris et effrayé de la réaction ; il parle de la faillite de l'enseignement par l'école en plein air et se retourne bien vite vers le passé en criant : « A moi les murs... de mon école ». Tous les maîtres s'accordent à préférer pour l'enseignement le système de l'école au soleil au système des « cures » pour un choix d'enfants délicats manquant l'école à cet effet. S'il y a un retard causé par l'école au soleil — encore que plusieurs ne le trouvent pas — ce retard sera le même pour tous. La diminution des absences-maladie aura vite rétabli l'équilibre.

Un point sur lequel l'avis des instituteurs est unanime, c'est l'effort que représente pour eux la réalisation de l'école au soleil ; tous déclarent que c'est fatigant, très fatigant même au début. Heureusement que la majorité a trouvé que cet effort en valait la peine ; cela est réjouissant et montre que notre personnel enseignant primaire a le dévouement nécessaire à la réalisation de cet immense progrès. Il faut seulement que le public l'encourage et c'est là que la responsabilité de tous est engagée. Maîtres et maîtresses admettront parfaitement que certains ne soient pas partisans de l'école au soleil ; mais il y a une chose inadmissible, qui les blesse ou les décourage : c'est d'affirmer que l'école au soleil est une façon de s'éviter la peine. A ceux-là il n'y a qu'une réponse à faire, c'est de les prier de venir voir ; et s'ils ne sont pas convaincus, de prendre la place du maître un instant ; ils verront ce que cela demande de qualités actives qui se résument en un mot : de la vie.

Pour le médecin il est essentiel que l'école s'occupe de la santé des enfants. Est-ce à dire que cette tendance ne comporte aucune restriction ? Ne doit-on pas envisager la possibilité d'exagérations qui créeraient un mouvement de défense de l'école contre le médecin ? Certainement la chose est possible et nous oblige à éviter un écueil en énonçant l'aphorisme suivant : l'hygiène scolaire doit être et rester une prophylaxie inconsciente. En effet, n'oublions pas que si la tuberculose est la plus

meurtrière des maladies du corps, il en est une autre aussi répandue aujourd'hui qui attaque l'esprit : cette maladie, c'est la préoccupation constante de notre petite santé, danger considérable quand on s'occupe des enfants et surtout quand on apprend aux parents à s'occuper de la santé de leurs enfants. Evitons donc de mettre à part une catégorie d'enfants en leur donnant la peur de mourir, mais apprenons-leur à tous à bien vivre. Donnons-leur, non quelque chose de négatif, mais quelque chose de positif ; aux parents comme aux enfants sachons donner non pas une crainte — ils n'en ont que trop — mais un courage. La prophylaxie parfaite est celle qui donne, non pas la terreur de la maladie, mais le goût de la santé.

Dr FRANCKEN.

*Begnins, le 12 mars 1920.*

---

### LES TRAVAUX MANUELS ET L'ÉCOLE ACTIVE

*Rapport présenté à la Conférence des maîtres du district d'Orbe,  
le 19 février 1920.*

Mesdames, Messieurs, chers collègues,

Permettez-moi, tout d'abord, de vous présenter quelques considérations générales, qui nous feront saisir ce que l'on entend aujourd'hui par « travaux manuels ».

C'est M. Faria, dans « Une Ecole nouvelle en Belgique », qui nous expose le mieux la question.

« Il est assez difficile, dit-il, de faire comprendre à bon nombre de personnes que les travaux manuels sont des moyens d'expression des besoins, des sentiments, des idées résultant des acquisitions scolaires des enfants, et que, par conséquent, cartonner, modeler, dessiner, menuiser, ont autant d'importance que lire, écrire et calculer. Je dois ajouter que c'est précisément en n'envisageant pas ces branches en elles-mêmes et pour elles-mêmes — en ne faisant pas du cartonnage, du modelage pour le modelage, du dessin pour le dessin, comme de la lecture pour la lecture ou de la dictée pour la dictée — mais en les rattachant aux différentes activités intellectuelles et sociales de l'enfant, que l'on augmente sérieusement leur valeur éducative. »

Si l'école active est reconnue la meilleure à tous égards par les Américains, les Belges et beaucoup de Suisses allemands, chez nous, c'est M. Adolphe Ferrière qui a peut-être le plus contribué à orienter les esprits vers l'école nouvelle. *L'Essor* du 22 février 1919 étudie spécialement cette question de l'Education nouvelle, et nous donne de précieux renseignements dus à la plume de MM. Pierre Bovet, Ernest Briod, Albert Chessex. Tous tendent à démontrer, avec le rédacteur en chef, que « L'école actuelle, encore trop verbaliste, trop livresque, trop intellectuelle, trop routinière — trop peu active, trop peu expérimentale, trop peu manuelle, trop peu dynamique, est souvent un obstacle à la culture morale et sociale du peuple. En bourrant de notions abstraites le cerveau des enfants, elle

fait des déclassés ; en créant un monde scolaire en dehors du monde vivant, elle fait des déracinés ; en cultivant la mémoire ou la raison théorique plutôt que la raison pratique et pragmatique, elle fait des théoriciens ; en isolant chaque élève dans son travail exclusif, sans favoriser l'entr'aide, elle fait des égoïstes.

Ce qu'il faut à la place, c'est ceci : une éducation qui sollicite l'éclosion des esprits du dedans au dehors, qui éveille l'intelligence, qui favorise l'initiative, qui appelle l'entr'aide ».

Au reste, si le peuple n'a pas encore bien compris la valeur des jardins d'enfants, tous les milieux pédagogiques s'accordent à reconnaître les bienfaits de la méthode fröbelienne chez les petits. Alors, pourquoi vouloir tout d'un coup « remplir », alors qu'il est tout indiqué de continuer à cultiver, à développer, à éduquer. « L'école renoncera à son caractère presque exclusivement intellectualiste. L'enseignement deviendra toujours plus concret, toujours plus intuitif, toujours plus vivant. En supprimant l'activité manuelle, l'école s'est privée d'un des facteurs les plus puissants de la formation du caractère. Cette activité doit avoir sa place à l'école, non point en marge de l'enseignement, dans des leçons de travaux manuels sans rapport aucun avec l'ensemble des études, mais elle doit pénétrer, vivifier, renouveler, illustrer toutes les branches du programme qui en sont susceptibles. »

Ces lignes que l'on trouve dans *L'Essor* déjà cité, sont de M. Albert Chessex, lequel rend compte de *L'Ecole de demain*, brochure de M. E. Duvillard, à Genève.

Toute la valeur des travaux manuels tels qu'on les a pratiqués jusqu'ici se retrouve dans l'école active que nous souhaitons.

Rabelais voulait déjà, au XVI<sup>e</sup> siècle, que son élève apprenne un métier ; Luther demandait de combiner le travail manuel avec l'enseignement des autres branches ; quant à Comenius, il s'écrie : « Rends l'esprit sage, la main habile, le cœur pieux. » Rousseau dit ensuite : « Au lieu de coller un enfant sur ses livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit ; il devient philosophe et ne croit être qu'un ouvrier. »

Pestalozzi avec l'intuition, Herbart avec la méthode intuitive complète, telle que nous l'employons aujourd'hui, indiquent bien la voie à suivre, mais il a fallu, en France et chez nous, plus d'un demi-siècle pour comprendre que les travaux manuels ne doivent pas servir seulement d'application aux leçons, mais bien pénétrer l'enseignement, l'aider à tous les moments de la leçon.

Aux mémoires propres à chaque sens vient s'ajouter la plus tenace de toutes, la mémoire motrice. M. Decroly, le psychologue de l'enfance, nous dit dans son *Initiation à l'activité intellectuelle* : « Les impressions sensorielles les plus fréquentes sont celles fournies par le sens articulo-musculaire, principalement de la main. »

C'est encore M. Ed. Claparède qui demande, dans sa *Psychologie de l'enfant* (p. 178) : « Comment donner aux enfants cette satisfaction d'un résultat obtenu ? Les notes scolaires ne sont qu'un pis aller. Mieux vaut que la satisfaction vienne de la bienfaisance du travail lui-même. C'est en ce sens que les travaux

manuels qui montrent à l'enfant d'une façon immédiate et concrète ce qu'a valu son effort, ont une valeur particulière pour le développement de cette forme d'activité mentale qu'on appelle le travail. »

L'école du travail est citée par le même auteur comme l'une des principales innovations de ce siècle.

En 1900, une circulaire belge disait, des occupations manuelles :

« Elles ont pour but direct :

» 1<sup>o</sup> D'exercer simultanément et graduellement l'œil et la main des enfants.

» 2<sup>o</sup> De stimuler en eux l'esprit d'observation, de combinaison et d'invention.

» 3<sup>o</sup> De former le goût.

» 4<sup>o</sup> De rendre les enfants aptes à suivre avec fruits les leçons de dessin, arithmétique, etc., etc... »

(A suivre.)

A. FAUCONNET.

### VIE SCOLAIRE

*Les lignes qui suivent sont tirées de l'admirable « Livre des mères<sup>1</sup> » dont nous avons annoncé l'année dernière la deuxième édition. Elles illustrent par un exemple poignant l'une des questions traitées dans l'article de fond de ce jour.*

#### Détresses d'écolier.

Il y a des familles qui ne soupçonnent pas même l'existence des problèmes de l'éducation.

C'était en juillet ; je me promenais le long d'un chemin de campagne, lorsque je rencontrai un garçon de treize à quatorze ans, mince et défait, les vêtements pleins de poussière, l'air épuisé, la mine à la fois maussade, farouche et désespérée. J'ai coutume de lire comme un livre ouvert la figure des jeunes. Celle-ci me frappa. J'y découvrais toute une histoire de souffrances et de fautes.

Comment j'entamai la conversation, je ne le sais plus ; malgré son amertume l'enfant sentit, il faut le croire, qu'aucune banale curiosité ne me poussait vers lui. Il paraissait si malheureux !

Son affliction, c'était un mauvais carnet, un examen manqué, des chiffres insuffisants, qu'il n'osait présenter à un père sévère. Voilà pourquoi il errait par la campagne, depuis le matin, sans avoir pris la moindre nourriture, rêvant d'un mauvais coup de tête.

La première chose que je fis, ce fut d'entrer avec lui dans un petit café au coin de la route. D'abord hésitant, il accepta sitôt que je lui eus dit qu'il ne ferait que me tenir compagnie dans un goûter dont j'avais moi-même envie.

Le plaisir que ce fut de le voir manger ! Une grande jatte de lait chaud disparut d'une seule gorgée. Puis il s'attaqua à l'omelette, qu'il engouffra tout entière. Lorsqu'il ne resta plus rien, il me regarda, piteux, comme s'il avait honte de sa faim. « Et vous ? balbutia-t-il, j'ai tout pris. »

« Ils ont encore des œufs, » répondis-je avec assurance. Et je lui montrai une

<sup>1</sup> Le *Livre des mères*, par Mme Adolphe Hoffmann. Lausanne, Georges Bridel & Cie, éditeurs. Paris, Fischbacher. Prix fr. 4.

grosse poule rousse qui caquetait triomphante, son œuvre achevée, tout en picorant sous la table.

Cela le fit rire et la glace s'en trouva rompue. Peu à peu il me confia son angoisse, ses soucis affreux. On sait à peine ce qu'ils peuvent souffrir, les collégiens, d'un mauvais examen. Je découvris qu'il avait voulu se détruire, qu'il y songeait même encore. Cela me fit frémir et il s'en aperçut. Quelque chose de très sombre passa dans son regard ; un instant il eut l'air vieux, anéanti.

« Si j'avais pu aller vers maman, murmura-t-il tout bas, comme à lui-même. Mais elle laisse papa me punir, elle ne prend jamais ma défense, elle ne comprend pas..... L'année dernière mon camarade Antoine s'est pendu, à cause de ses chiffres : il avait trois zéros. Et j'en ai quatre, songez donc ! »

Il tremblait.

« N'avez-vous pas une seule bonne note ? demandai-je, encourageante. Quatre zéros, cela ne représente pas toutes les branches de votre examen, bien sûr ? »

Il releva un peu la tête. « Oh ! non, madame, j'ai un cinq pour la géographie et un cinq et demi pour l'histoire. Mais le reste, c'est misérable ! Il me faudra doubler la classe — si j'y retourne, » ajouta-t-il d'un ton presque menaçant.

Nous avons fini notre repas. L'air fraichissait. Un nuage rose tendre passait lentement sur le ciel clair, et vis-à-vis de nous, au bout de l'horizon, je voyais la fine silhouette du Mont Blanc se colorer de feu. La poule s'était tue, elle rentrait au nid à petits pas. Quelle paix dans toute cette nature, où l'on n'entendait plus rien, sauf le bruit du fleuve à nos pieds et une voix de femme dans un pré lointain, au timbre de soprano aigu, qui chantait une mélodie à la mode d'autrefois. Le refrain disait :

Va, mon enfant, va vers ta mère,  
Car le bonheur est dans ses bras.

Je regardais mon jeune compagnon. Il avait entendu, car il avait tressailli.

« Nous irons vers votre mère, lui dis-je, en prenant sa main ; les mères sont là pour leurs enfants quand ceux-ci sont dans la détresse. »

Il ne résista pas et nous allâmes.....

Aujourd'hui, c'est un homme, ce désespéré d'alors, un homme utile, qui a trouvé sa voie. Bien des cœurs sont heureux de se réclamer du sien. Sa vie enrichit le monde. Et dire qu'il s'en fallut peu qu'il n'y mit fin ce soir-là !

Pourquoi faut-il que chaque année beaucoup d'enfants, de collégiens surtout, traversent à l'heure des examens des crises d'âmes qui parfois se terminent par d'irréparables actes de désespoir ? Est-ce leur faute s'ils ont échoué ?

Oui, dans quelques cas, mais pas toujours. Je dirai même que c'est l'exception, quand ils échouent par leur propre culpabilité. Il y a des professeurs inaptes, habiles à décourager et à appauvrir l'intelligence des enfants qui leur sont confiés. Il s'en est trouvé d'injustes. Il y a des programmes surchargés ou mal faits ; il y en a qui ne conviennent point à certaines dispositions mentales de l'élève. Il y a surtout beaucoup de pauvres écoliers incapables d'efforts fructueux, accablés qu'ils sont par le joug terrible d'une néfaste hérédité, des paresseux, des fainéants, des fragiles, des nerveux. Et ceux qui vivent auprès de parents querelleurs, haineux, d'où prendraient-ils la placidité d'esprit indispensable aux



bonnes études ? Et ceux — plus nombreux qu'on ne le croit — qui sont distraits de leur travail par des parents peu avisés ? Ou bien encore ceux qu'on soigne mal, qu'on nourrit insuffisamment ? N'ai-je pas moi-même envoyé chez un médecin de notre ville un pâle élève de première, dont l'irréremédiable médiocrité me paraissait malade. Après un examen minutieux : « Vous n'avez rien, prononça le docteur, absolument rien, sauf que, depuis longtemps ce me semble, vous êtes affamé et par là même hébété. Changez de régime, vous réussirez votre examen de maturité. »

La chose fut faite, le pauvre garçon passa quelques semaines sous un toit hospitalier et le quitta diplôme en poche.

Evidemment, si les parents étaient meilleurs, il y aurait moins d'élèves aigris, rebelles, incapables ou découragés, moins de familles éprouvées et de gens de demi-savoir dans ce monde. Le foyer paternel doit être un lieu paisible où l'écolier si souvent harcelé, exténué, respirera une atmosphère d'intelligente sympathie. Qu'il s'y sente compris, c'est une des premières conditions de son succès.

Nous taxons mal les épreuves scolaires de nos fils. Etre perpétuellement forcé d'acquiescer, répondre chaque jour de son savoir, à toute heure contraint d'en rendre compte, c'est un rude métier, qui ne convient pas à tous. Ceux qui s'y plient mal ne sont pas toujours les moindres. A chacun ses dons et ses aptitudes ; lorsque les programmes et le goût d'un élève ne s'emboîtent pas l'un dans l'autre, c'est quelquefois même à l'honneur de l'enfant. Que sa famille, au lieu de jeter les hauts cris, s'ingénie à démêler ses dispositions, qu'elle s'abstienne de juger sans merci : les parents impitoyables devraient faire pénitence avec le sac et la cendre.

Quelle preuve d'incohésion, quel symptôme de dissonance entre parents et enfants, que cette importance exagérée attribuée aux examens ! Mesurer un être uniquement d'après son travail de classe, c'est une puérité mesquine qui serait ridicule si elle n'abondait en résultats fâcheux. Il y a des moyens plus justes, des appréciations plus exactes, et plus hautes aussi.

Quand les parents prononcent un arrêt tout entier basé sur des notes scolaires, c'est une déclaration d'incompétence qui leur fait honte. Eh quoi, ils s'avisent d'être père et mère et ils connaissent imparfaitement leurs enfants ? Ils ne sont pas leur soutien, leur refuge, leurs confidents, leurs tendres amis ? Alors, à quoi servent-ils, je vous le demande ?

Pères et mères, consacrez à vos fils et à vos filles plus de temps, témoignez-leur un plus vif intérêt, entourez-les d'un amour sans défaillance, le même aux heures de défaites qu'aux jours de succès, et vous en serez récompensés bien au delà de ce que vous osez espérer. Car les années de développement signifient une lutte éternelle, dans laquelle l'enfant a sans cesse besoin du meilleur de vous-même. Vous le lui devez, c'est votre dette incontestable, acquittez-la sans hésitation et sans marchandage, vous ne regretterez jamais vos sacrifices.

Mme AD. HOFFMANN.

(Ces derniers alinéas auront un sens plus complet encore, et non moins vrai, si nous y substituons aux mots « pères et mères » ceux de « maîtres et maîtresses », et aux mots « fils et filles ou enfants », celui d'« élèves ». *Réd.*)

# VAUD

## Enseignement primaire

Les membres du personnel enseignant primaire peuvent encaisser dès le 7 avril, aux Recettes de district, un acompte sur les augmentations de traitement pour années de service du premier semestre 1920.

Cet acompte s'élèvera au montant de l'augmentation du 1<sup>er</sup> trimestre. Toutefois, pour les membres du personnel enseignant qui changeaient de catégorie parce que parvenus à 6 ans, 9 ans, 12 ans, etc., au cours du dit trimestre, le surplus de l'augmentation leur revenant pour la fraction de trimestre au taux nouveau leur sera réglée à la fin du semestre, avec le 2<sup>me</sup> trimestre.

Pour le district de Lausanne, le paiement s'effectuera à la Banque cantonale vaudoise, sur présentation de la dernière attestation d'années de service délivrée par le Département, et, pour le cercle de Ste-Croix, à l'Agence de la dite Banque à Ste-Croix.

Les intéressés sont en outre invités à prendre note de ce qui suit :

1) Les membres du personnel enseignant qui ont atteint trois ans révolus dans le courant du 1<sup>er</sup> trimestre 1920 ne percevront pas d'acompte.

2) Pour ceux qui auront démissionné dans le courant du 1<sup>er</sup> trimestre, la contribution à la pension sera déduite de l'augmentation.

*Département de l'Instruction publique et des Cultes.*

# Exposition

de travaux manuels des écoles  
du canton.

Ecole Normale, 3<sup>e</sup> étage Salle Est.  
Ouv. 10 avril, après l'assemblée générale de la section. Clôture 16 avril

ÉDITION J.-H. JEHEBER  
GENÈVE — 29, rue du Marché.

### LIVRES DE MARDEN

Les Miracles de la Pensée . . . . .	Fr. 6.—
La Joie de vivre . . . . .	„ 6.—
L'Influence de l'Optimisme . . . . .	„ 2.50
Le Succès par la volonté . . . . .	„ 6.—
Le Corps et l'Esprit . . . . .	„ 3.50
Fais bien ce que tu fais . . . . .	„ 1.—
L'Employé exceptionnel . . . . .	„ 3.—

### LIVRES DE TRINE

Les Forces supérieures de l'intelligence et de l'esprit . . . . .	Fr. 7.—
Ce que tout le monde cherche . . . . .	„ 2.50
Le bien suprême . . . . .	„ 2.50

Veuf instruit (études univ.), très belle situation, deux enfants, fillette et garçon, fréquentant l'école, désire **MARIAGE** avec demoiselle ou veuve affectueuse 25-37, ans ayant quelque fortune. Lettres désirées anonymes à la Publicitas S. A., Berne, sous chiffre Mc 2244 Q.

On cherche pour établissement d'éducation (à la campagne)

## *jeune homme*

(25 ans au moins) sérieux, capable et dévoué, pour surveiller des garçons, prendre part à leurs travaux et leur donner des leçons. S'adr. par écrit sous **F. 22200 L.** Publicitas S. A., LAUSANNE.

**COLLECTION DU THÉÂTRE A L'ÉCOLE**

<b>A la fleur de Pâge</b> , par J. Germain. Saynète en 1 acte. 2 f. (un intérieur quelconque)	Fr. 1.—
<b>Autour d'un mot</b> , par C. Dunord. Saynète en 1 acte. 1 h. 1 f. (une chambre de campagne)	» 1.—
<b>Bobichon et Patagas</b> , par P. Croiset. Bouffonnerie en 1 acte. 2 h. (un cabinet de consultations)	» 1.25
<b>Le bonheur par la charité</b> , par A. Soriac. Pièce en 1 acte. 8 j. f. (une salle à manger)	» 1.—
<b>Ce qu'amour veut</b> , par E. Martin. Comédie en 1 acte 1 h. 1 f. (un jardin)	» 1.25
<b>Le choix d'une carrière</b> , par E. Martin. Fantaisie enfantine en 1 acte. 3 garçons. 2 filles (un préau d'école)	» 1.—
<b>Les deux moulins</b> , par P. Mayor. comédie en 3 actes, pour enfants avec chœurs. 3 h. 3 f. avec figurants (1 <sup>er</sup> et 3 <sup>e</sup> acte, paysage campagnard, 2 <sup>e</sup> acte, une cuisine.) texte 1 fr.25 part. chant et piano 3 fr. part. chœurs	» 0.50
<b>Les deux somnambules</b> , par A. Pajol. Saynète-bouffe en 1 acte. 3 h. (chambre simple)	» 1.—
<b>Docteur d'office</b> , par C. Dunord, comédie en 1 acte. 2 h. (un cabinet de consultations)	» 1.25
<b>Fameux poisson</b> , par A. Billaud-Morel. Comédie en 1 acte. 7 h. (une salle d'auberge)	» 1.—
<b>Le jour de Noël</b> , par A. Méchin. Comédie en 1 acte. 3 h. 3 f. (une chambre quelconque)	» 1.25
<b>Jules est innocent</b> , par A. Méchin. Comédie en 1 acte. 2 h. 2 f. (1 salon)	» 1.25
<b>La leçon de tempérance</b> , par A. Pajol. Saynète en 2 petits tableaux pour 3 h. (un salon).	» 1.—
<b>Léonie et Roudi</b> , par J. Blanc. Comédie en 1 acte, 1 h. 1 f. (chambre simple)	» 1.—
<b>Ma femme</b> , par C. Dunord. Comédie en 1 acte. 1 h. 1 f. (un salon).	» 1.25
<b>Les mines de radium</b> , par A. Méchin. Comédie en 1 acte. 4 h. (un salon)	» 1.25
<b>Moderne école</b> , par E. Martin. Comédie en 1 acte. 1 h. 1 f. (un salon)	» 1.25
<b>Le moment opportun</b> , par C. Dunord. Comédie en 1 acte. 3 h. (1 salon)	» 1.25
<b>Notre jour</b> , par M. Ehinger. Saynète en 1 acte, 3 f. (un salon)	» 1.—
<b>Part à deux</b> , par Abadie Sem-Boucherie. Saynète en 1 acte 3 h. (un salon)	» 1.—
<b>Les petites surprises de Noël</b> , par E. Martin. Fantaisie en 1 acte 2 enfants (un salon).	» 1.—
<b>La poupée chez ma tante</b> , par A. Soriac. Pièce en 1 acte. 7 h. 2 f. et 1 fillette pour salons et cercles (un mansarde)	» 1.50
<b>Le prévu et l'imprévu</b> , par Abadie Sem-Boucherie. Saynète en 1 acte. 3 h. 1 f. (un cabinet de travail)	» 1.—
<b>Les ricochets du téléphone</b> , par C. Dunord. Saynète expresse en 1 acte. 1 h. 1 f. (un bureau)	» 1.—
<b>Ruse électorale</b> , par A. Billaud-Morel. Comédie en 1 acte, 6 h. (une salle d'auberge)	» 1.—
<b>Secrets de jeunes filles</b> , par A. Soriac. Comédie en 1 acte, 4 j. f. (un jardin)	» 1.50
<b>Un quart de faute</b> , par Abadie Sem-Boucherie. Saynète en 1 acte 1 h. 1 f. (un cabinet de travail)	» 1.—
<b>Le vent tourne</b> , par Abadie Sem-Boucherie. Saynète en 1 acte. 1 h. 3 f. (un salon)	» 1.—
<b>Une vie d'artiste</b> , par P. Valmer. Comédie dramatique en 3 actes. 6 h. 6 femmes et 1 enfant (un salon)	» 2.—
<b>La visite aux manœuvres</b> , par E. Martin. Fantaisie militaire en 1 acte 6 h. (un camp)	» 1.—

**MONOLOGUES POUR GARÇONNETS ET FILLETES**

<b>Monsieur J'ordonne</b> (garçonnet)	<b>Le petit paresseux</b> (garçonnet)
<b>Un problème</b> (garçon ou fillette)	<b>Bavarde</b> (fillette)
<b>La petite voleuse</b> (fillette)	<b>Une riche situation</b> (garçonnet)
<b>Le chasseur de mouches</b> (garçonnet)	<b>Je ne suis pas gourmand</b> (garçon ou fillette)
<b>Les défauts de ma poupée</b> (fillette)	<b>Le chauffeur d'auto</b> (jeune homme)
<b>Pas veinard</b> (jeune homme)	<b>La voilette</b> (fillette)
<b>Le martyr du député</b> (jeune homme)	<b>Ma moustache</b> (garçonnet)
<b>Les gaffes de Suzette</b> (jeune fille)	<b>Remettons au lendemain</b> (fillette)
<b>Matamore</b> (garçonnet)	<b>Restons petites</b> (fillette)
<b>Mon début dans le monde</b> (fillette)	<b>Les casseurs de cœurs</b> , monologue-poème sur les mamans.
<b>Un garçon raisonnable</b> (garçonnet)	
<b>Ma tirelire</b> (garçon ou fillette)	

Chaque monologue 50 cts.

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

LVI<sup>me</sup> ANNÉE — N° 16.

LAUSANNE, 17 avril 1920.



# L'EDUCATEUR

(EDUCATEUR ET ECOLE-REUNIS)

ORGANE

DE LA

Société Pédagogique de la Suisse romande

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

En été tous les quinze jours.

*Rédacteur en Chef:*

**ERNEST BRIOD**

La Paisible, Cour, Lausanne.

*Rédacteur de la partie pratique*

**ALBERT CHESSEX** Avenue Bergières, 28

*Gérant: Abonnements et Annonces.*

**ERNEST VISINAND** Avenue Glayre, 1, Lausanne.

Editeur responsable.

Compte de chèques postaux N° II. 125.

## COMITÉ DE RÉDACTION:

VAUD: **A. Roulier**, instituteur, la Rippe.

JURA BERNOIS: **H. Gobat**, inspecteur scolaire, Delémont.

GENÈVE: **W. Rosier**, Professeur à l'Université.

NEUCHÂTEL: **H.-L. Gédet**, instituteur, Neuchâtel.

**ABONNEMENT: Suisse, 10 fr. (Etranger, 12 fr.)**

**Réclames: location à l'année.**

Solde de la place disponible: 4 fr. la ligne.

Sur demande expresse, une petite annonce (non commerciale) pourra être insérée dans le texte, à 1 fr. 20 la ligne ou son espace.

**Bibliographie:** Le journal signale les livres reçus et rend compte des ouvrages d'éducation.

On peut s'abonner à la

**LIBRAIRIE PAYOT & Cie, LAUSANNE.**



**LIBRAIRIES PAYOT & C<sup>IE</sup>**

Lausanne, Genève, Vevey, Montreux.

VIENT DE PARAÎTRE

# Cours de Géométrie Pratique

## à l'usage des Ecoles Primaires

PAR

J. FROSSARD ET F. CORTHÉSY.

Dixième édition.

Un volume cartonné . . . . . Fr. 1 80

Cet ouvrage atteint aujourd'hui sa dixième édition et ce succès est bien mérité, car l'enseignement de la **Géométrie pratique** à l'école primaire prend de plus en plus d'importance. S'il est bien dirigé, il excite l'attention, exerce l'œil et la main, donne de la rectitude au jugement et de la précision au langage, tout en inculquant à l'élève les connaissances usuelles qui rentrent dans le programme de cette branche.

Mais, pour atteindre ce but, il faut que cet enseignement soit intuitif et pratique ; qu'il s'adresse à l'intelligence par les yeux, avant de s'y graver par la mémoire. C'est pourquoi, en composant ce petit manuel, destiné à faciliter la tâche du maître et de ses élèves, on n'a pas craint de multiplier les figures et d'introduire, dès le commencement, des exercices pratiques et graphiques. Ceux-ci doivent dans la règle précéder les exercices numériques : car, avant de faire calculer la surface ou le volume d'une figure, il faut s'assurer que l'élève a de cette figure une notion exacte, qu'il sait la construire et en mesurer les dimensions. Le maniement du mètre, de la règle, de l'équerre et du compas, a en outre l'avantage d'intéresser vivement les élèves et de leur donner, dans une certaine mesure, le coup d'œil et la dextérité de la main, si utiles dans certaines professions.

On remarquera dans cette édition la simplification de l'évaluation du volume du tronc de pyramide et des tas de gravier à bases rectangulaires, ainsi que la table permettant d'abrégier certains calculs, pour les carrés, les racines carrées et tous les calculs où entre le nombre  $\pi$ .

Des exercices de métrages et de cubage compléteront utilement la série des problèmes.